

Nicolas Durand de Villegagnon

« Un des personnages les plus extraordinaires du XVI^e siècle, si fécond pourtant en types étranges »... c'est ainsi qu'en 1868 un historien résume la vie riche et aventureuse du héros – d'autres disent du vilain ! – dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

J'ai découvert son existence presque par hasard. Parcourant, avec mon épouse, les rues de la cité médiévale de Provins, notre attention a été attirée par une modeste plaque apposée sur une maison ancienne et ainsi libellée :

Ici est né en 1510
Nicolas Durand de Villegagnon
Vice Amiral de France
Commandeur de Malte
Mort en 1571

Il fut le plus grand homme de mer de son temps

Cette dernière phrase m'a incité à de plus profondes investigations que j'ai poursuivies en coopération concomitante avec l'ambassadeur brésilien Vasco Mariz, un cousin de mon épouse : je cherchais en France et au Portugal, lui le faisait au Brésil et en Espagne. Rapidement nous avons décelé une erreur et un oubli : jamais Villegagnon ne fut vice-amiral de France, titre qui n'existait pas mais vice-amiral de Bretagne ; d'autre part, ne pas y mentionner son rôle dans la fondation de la « France antarctique » est tout à fait regrettable.

En lisant les rares auteurs qui font revivre sa carrière, nous nous sommes heurtés à de telles passions partisans que rétablir la vérité relève de la gageure : nous avons donc essayé d'en broser un portrait aussi rigoureux que possible et de le situer dans le contexte de l'époque et des événements auxquels il a été mêlé.

Jeunesse et portrait de Villegagnon

Nicolas Durand est né en 1510, à une date inconnue, dans une grande maison austère et imposante, sise au 18 de la rue Saint-Thibaud à Provins. Les cinéphiles connaissent bien cette maison, aujourd'hui le collège Sainte-Croix, car c'est là que Louis Malle a tourné en 1991 l'inoubliable *Au revoir les enfants*. C'est à l'ombre de la cité médiévale, près des ruines du Temple, que Nicolas a grandi, rêvant auprès d'un précepteur avisé de croisades et de grandes découvertes.

Son père, Louis, est membre des conseils du roi, procureur au bailliage de Meaux et marguillier de sa paroisse ; il appartient à une famille de percepteurs de la gabelle, connue dès le XVI^e siècle. Les Durand sont anoblis par François I^{er} en 1516 et prennent le nom de Villegagnon – ou Villegaignon, – une terre proche de Provins où ils possèdent une ferme-château : comme vous le voyez, le jeune Nicolas n'est pas né noble. Sa mère, Jeanne de Fresnoy, n'est pas, contrairement à ce que certains affirment, apparentée à Philippe Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Malte et à son neveu, le connétable de Montmorency, deux hommes qui joueront un grand rôle dans la promotion du jeune homme ; sans doute, les Durand ont-ils connu Villiers lorsqu'il était commandeur de La Croix-en-Brie. Du mariage sont nés treize enfants dont huit entrent dans les ordres ; nous en retiendrons deux : Philippe, futur procureur du roi, qui apportera plus tard à son frère son soutien matériel ; et une sœur, épouse de Roissy, seigneur de Bois-le-Comte, mère de l'adjoint de son frère à Rio de Janeiro.

Dès la mort de son père, le 25 août 1521, le garçon de onze ans est envoyé à Paris où il étudie dans les très sévères collèges d'enseignement général de Montaigu et de rhétorique de La Marche sur la montagne Sainte-Geneviève : il y apprend les lettres classiques et le latin, qu'il pratique avec une rare élégance. Doué pour les langues, il parlera italien, grec

ancien et moderne, espagnol ; il s'oriente ensuite vers le droit, qu'il étudie à l'université d'Orléans.

Un portrait nous le décrit « robuste, bien fait de sa personne, adroit à tous les exercices, joignant à ses avantages extérieurs, un esprit sagace, une vive intelligence développée de bonne heure par la culture des lettres ».

Au cours de ces années, il côtoie Jean Chauvin – le futur Calvin – qui fréquente les mêmes établissements que lui : malgré les dénégations des polémistes protestants, les deux jeunes gens s'entendent bien, le « tu » dans leur correspondance l'atteste ; selon certains, Villegagnon, brillant débateur, aurait souvent dominé et humilié Calvin ; était-ce le prélude de leurs dissensions à venir ?... peut être !

Admis en 1530 en qualité d'avocat auprès du parlement de Paris, Villegagnon prétend contre les usages prononcer lui-même son discours de réception : il le fait si insolemment qu'il est chassé du parlement... finie sa carrière d'avocat, commence celle d'aventurier !

En 1531, et bien qu'il n'ait pas les deux quartiers de noblesse exigés, la protection de Philippe Villiers de l'Isle-Adam – dont il se prétend à tort le neveu – lui ouvre les portes de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem récemment installé à Malte. Pendant neuf ans, l'apprenti-chevalier s'initie à l'art de la navigation à bord des dromons, des galères et des fustes qui coursent l'infidèle en Méditerranée orientale. Politiquement, l'ordre est tenu à la neutralité dans les conflits qui opposent les princes chrétiens ; mais, au XVI^e siècle, il est favorable à Charles Quint qui lui a cédé Malte.

L'ambassade à Constantinople, l'opération d'Alger, la mission en Hongrie, les guerres d'Italie

En 1540, la trentaine approchant, Villegagnon commence sa vie active. Un contemporain nous le décrit « de taille pantagruélique et de construction cyclopéenne, riche et rude de poil, les épaules larges et hautes, les poings comme des marteaux, le torse fait pour la cuirasse, rêvant de Turcs assommés, de galères fendant la mer, avec cela bourré de Ciceron et de Plutarque, de Justinien et d'Alciat, adroit, léger prompt aux armes, aux chevaux, à tous les exercices du corps ». Pour mémoire, Alciat était un professeur renommé de l'université d'Orléans.

Sa double allégeance à l'ordre de Malte et au roi de France le contraint parfois à un périlleux double jeu.

Il est envoyé en mission par François I^{er} auprès de notre ambassadeur à Venise, Péllicier, ancien évêque de Maguelonne et Montpellier : là, il rencontre Rabelais, que son hôte héberge. Il doit acheminer vers Constantinople une lettre dans laquelle François I^{er} demande à Soleiman d'attaquer Charles Quint en Hongrie ; il transite par voie terrestre et, avec l'aide de notre représentant en Turquie, l'Espagnol Rinçon, réussit dans son entreprise... mais voir un chevalier de Malte, ennemi juré des Turcs, accomplir cette tâche est tout de même étonnant ! Il en revient trois mois plus tard, accompagné de Rinçon, porteur de la réponse du Sultan.

De retour à Turin chez Guillaume de Langeais, un des frères Du Bellay, il fait la connaissance de Ronsard dont l'amitié lui restera acquise pendant sa vie entière. Langeais lui remet les plans des forteresses autrichiennes du Milanais qui doivent être acheminés d'urgence vers Paris, ce qu'il fait sans encombre.

Ce double succès lui ouvre les portes de la Cour : les princesses Marguerite de Navarre – sœur du roi et grand-mère du futur Henri IV, symbole du féminisme naissant, auteur de poésies courtoises et galantes inspirées de Boccace – et Renée de France, fille de Louis XII, duchesse de Ferrare, ne sont pas insensibles à sa culture et à son charme ; la première lui consacre même quelques vers. Il est reçu dans leur cénacle de lettrés, dont Clément Marot ; notons au passage que ces deux princesses protègent également Calvin et prônent une réforme du catholicisme.

C'est alors que Charles Quint décide d'une opération contre Alger. Il a besoin d'hommes ; le grand maître de l'ordre de Malte lui accorde parcimonieusement quatre cents

chevaliers ; François I^{er} lui refuse son concours, mais il est intéressé par la stratégie et le comportement de son rival : il lui faut inclure un observateur dans le dispositif impérial... ce sera Villegagnon, à qui l'idée de combattre l'infidèle ne répugne pas.

Une importante armada de vingt-quatre mille hommes appareille d'un peu partout vers Alger. Villegagnon et les chevaliers embarquent à Bonifacio sur la galère d'un des neveux Doria ; ils sont placés sous les ordres du grand bailli d'Allemagne, George Schilling. Parmi les participants, il y a Cortes, revenu du Mexique.

La météo est si mauvaise que Doria et le commandant en chef Del Guasto conseillent de renoncer. Tout à son idée, Charles Quint passe outre : à Doria, il dit « Vingt ans de règne pour moi, soixante-douze ans de vie pour vous, nous permettent de mourir en paix ».

Le débarquement a lieu les 23 et 24 octobre 1541. L'eunuque Hassan qui défend la ville harcèle l'assaillant puis se réfugie derrière les remparts. Le lendemain, la tempête se déchaîne, la flotte est dispersée ; les troupes à terre, affamées et enlisées, sont prises au piège ; dans le désordre qui suit, Charles Quint s'échappe difficilement. Hassan attaque : quatre mille hommes, dont soixante-quinze chevaliers, sont tués, Doria perd cinquante bateaux. Barberousse, témoin du désastre, n'en profite pas ; il dira plus tard : « Les tigres ne se dévorent pas entre eux ».

Le légat du pape Paul III, présent, souligne la bravoure de Villegagnon : « Un chevalier français appelé Durand de Villegagnon se jetant avec impétuosité au milieu des Infidèles, fut blessé au bras gauche d'un coup de lance que lui porta un cavalier maure, mais ce cavalier ayant manqué son coup de pique, comme le maure tournait son cheval pour lui donner un second coup, le chevalier qui était de haute taille et d'une force proportionnée à sa grandeur, le poignarda et le jeta à terre ».

Son devoir accompli, Villegagnon rédige dans un latin parfait un compte rendu qui est un véritable réquisitoire contre la stratégie stupide de l'empereur : inutile de dire que ce mémoire est bien accueilli à la cour de France... mais ne laisse pas Charles Quint indifférent !

À Paris, il est accueilli avec honneur : François I^{er} lui octroie le privilège d'accompagner le cortège royal, lui permet de rentrer à la Cour à cheval et d'y être reçu par un roulement de tambour.

De retour à Rome, il rencontre le cardinal Du Bellay, doyen du Sacré-Collège, qui jouit d'un prestige considérable. Peu après, Langeais l'envoie en mission d'observation auprès de l'archiduc Ferdinand attaqué en Hongrie par Soleiman : son compte rendu du 15 juillet 1542, adressé à Du Bellay, fait sensation. Jusqu'en 1547, Villegagnon guerroye en Italie aux côtés de François de Guise contre Del Guasto et César de Naples : on le voit à Carignan, à la Mirandole, à Ponte Stura et à Cerisoles. La même année, après la mort du roi de France, il est de nouveau à Rome où il protège contre les Médicis un allié de la France, Flaminio dell'Anguillara. Ce sera sa dernière mission en Italie : las de son activité de diplomate et d'espion, il veut naviguer.

L'enlèvement de Marie Stuart et ses suites

Depuis ses fiançailles avec le dauphin de France, Marie Stuart, fille orpheline de Jacques V, a fui Edinburg occupé par les Anglais et s'est réfugiée avec sa mère, Marie de Guise, au château de Dumbarton sur la Clyde : Henri II, nouveau roi de France, décide d'aller récupérer la gamine de six ans et de la ramener à Saint-Germain-en-Laye. Une expédition est confiée à André de Montalembert d'Essé ; la flotte est aux ordres du prieur de Capoue, Leone Strozzi, et du vice amiral de La Meilleraye. Cinq mille quatre cent quarante hommes quittent Brest le 20 mai 1548 : Villegagnon, « personnage très digne auquel on commet une chose d'importance », assisté de Jean Parisot de La Valette, futur grand maître, commande les quatre galères royales. L'enlèvement de la jeune princesse lui incombe : Ronsard qui, dans sa jeunesse, a été secrétaire d'ambassade à Edinburg a renseigné son ami.

Le 23 juin, les troupes débarquent à Leith : Strozzi s'empare de la capitale ; Villegagnon

appareille et simule un retour en France mais, à la hauteur de l'île Holy, il met cap au nord à la barbe de l'amiral anglais Clinton, contourne les Shetland et les Orcades, franchit le canal de Minch, redescend jusqu'à l'embouchure de la Clyde et mouille le 28 juillet devant Dumbarton. Combien de coups de pelle ont donné ces malheureux galériens sélectionnés pour leur force physique et leur haine de l'Anglais ? Villegagnon leur a promis la liberté.

Le 29 juillet, la gamine aux longues jambes et aux beaux cheveux blonds fait ses adieux à une mère qu'elle ne reverra plus et embarque sur la *Réale* : « elle est accompagnée de sa cour et de quatre filles blondes de son âge, toutes prénommées Marie afin de donner le change en cas de capture, et de sa gouvernante, la plus belle blonde d'Écosse, sœur bâtarde de son père, la duchesse de Fleming, avec qui Villegagnon a des mots. La gamine fait l'admiration de tous. Soupçonnant les Anglais humiliés de l'attendre devant Dieppe, notre homme se déroute vers Roscoff et Morlaix où il débarque ses passagers : peu après, la future reine de France est accueillie en grande pompe par le roi. Montmorency, incrédule, s'écrie : « Dieu continue à être bon Français ». Inutile de dire la répercussion qu'a cette réussite, l'humiliation ressentie par la marine anglaise et la gloire qu'en tire notre héros !

Aussitôt après, Villegagnon, qui se plaint pourtant de ne pas avoir été payé, repart pour l'Écosse : il apporte des fonds aux seigneurs révoltés. Sous les ordres de Montalembert, il participe à la prise de l'île aux Chevaux, proche de la capitale, et opère la jonction avec les troupes de Marie de Guise qu'il rassure sur le sort de sa fille. Henri II le rappelle en France, non sans le supplier de prendre le plus grand soin de ses galères : le roi veut, en effet, lui confier la reprise de Boulogne, occupé par les Anglais après que Leone Strozzi ait échoué dans sa tentative et ne soit rentré en Méditerranée. Nommé superintendant des galères, il attaque les navires anglais rencontrés, ravage Guernesey, occupe Sercq et prépare son opération : contre l'avis de Coligny, partisan d'un siège terrestre, il pense à un blocus par mer après obstruction du chenal d'accès en y sabordant des épaves. La signature en 1551 du traité de paix avec l'Angleterre met fin à la préparation, et Boulogne nous est rendue sans combat.

Dans une lettre à Montmorency, Villegagnon plaide pour la construction d'une marine royale étoffée : Henri II, convaincu, consacre aussitôt un million de livres tournois à la mise en chantier de soixante « roberges », galères rapides à aviron et à voile... mais il faudra attendre Louis XIV pour réaliser un tel programme naval. Stratège et géopoliticien avisé, il affirme également que celui qui tient la Corse est maître en Méditerranée. Son vœu, avec le concours de Sampiero Corso, est exhaussé en 1559 : malheureusement, le traité de Cateau-Cambrésis met fin à ce rêve.

La défense de Malte

Villegagnon apprend que les Turcs, désireux de venger une agression des forces de Charles Quint contre Bône, projettent une attaque contre Malte, Gozzo et Tripoli que l'empereur considère comme une tête de pont de la chrétienté en Afrique du Nord. Il obtient d'Henri II et de Montmorency un congé et se met en route : une escale en Sicile lui permet d'obtenir du vice-roi le maigre concours de huit cents Calabrais.

Son arrivée à Malte fait sensation, mais il est mal accueilli par le grand maître Juan d'Olmedes : « Ou ce Français est dupe du connétable, ou il nous veut prendre pour la sienne ». Olmedes a abandonné les projets de défense des îles élaborés par Villiers de l'Isle-Adam : Claire-Éliane Engel, historienne de l'ordre, l'accuse de « sottise, entêtement, trahison et avarice » ; l'abbé de Vertot, plus sévère encore, le dit « prince uniquement attaché à l'agrandissement de sa famille, comptant pour perdu tout l'argent qui ne tourne pas au profit des siens ».

En juin, la flotte du Grand Seigneur (Soleiman), se présente devant Malte et Gozzo. Les Turcs sont commandés à terre par Sinan le Juif et à la mer par Dragut : heureusement pour Malte, les deux hommes ne s'aiment pas. Le siège échoue devant la résistance du château Saint-Ange ; les Turcs décident alors de débarquer et d'attaquer à l'intérieur des terres l'ancienne capitale M'Dina négligée par Olmedes. Villegagnon y est envoyé, escorté

de six chevaliers : il y déploie une telle activité en subjuguant les habitants que les Turcs renoncent à l'assaut ; en reconnaissance, la rue principale de la ville, aujourd'hui encore, porte son nom.

Gozzo, peu après, capitule sans combattre. Dragut assiège alors Tripoli, défendue par un chevalier français âgé, Gaspard du Vallier qui, victime d'une mutinerie et trahi par la désertion des Calabrais, doit se rendre. Une ambassade française confiée à d'Aramon obtient la libération des prisonniers, qui rentrent à Malte le 23 août. Olmedes fait mettre Vallier en jugement ; son avocat est Villegagnon : « La place a été perdue par la négligence et l'avarice de ceux qui auraient dû la fortifier », s'écrie-t-il, avant de prouver que le grand maître a suborné les juges et les témoins. Henri II et Montmorency somment Olmedes de s'expliquer ; Villegagnon est chargé d'apporter en France la réponse du grand maître. Il quitte Malte où il ne reviendra jamais. Sur le retour, son bateau est capturé par les impériaux : en souvenir d'Alger, Charles Quint le fait aussitôt libérer contre la promesse de ne plus prendre les armes contre un prince chrétien.

Brest et les années qui suivent

En septembre 1552, Henri II nomme Villegagnon vice-amiral de Bretagne, lui confie l'achèvement des fortifications du port de Brest et le commandement de la Marine en Manche. L'amiral effectue quelques opérations de course et de défense des pêcheurs bretons, coule plusieurs bateaux anglais rencontrés et manque de peu l'interception du galion espagnol de l'infant Philippe qui s'en va épouser la reine d'Angleterre Marie Tudor. Cette activité routinière lui convient d'autant moins qu'il s'entend fort mal avec ses collègues brestois qui voient sans plaisir un « étranger » intervenir dans leurs affaires.

À ce moment-là, on parle beaucoup du Brésil en France : depuis la découverte officielle de ce pays, et sans doute même avant, les armateurs et les marins français y entretiennent des relations commerciales fructueuses avec les indigènes, auprès desquels ils laissent des représentants, les « truchements ». Leurs navires ramènent des bois précieux, dont le fameux pin brésil si apprécié des drapiers, des animaux exotiques et quelques indiens qui font forte impression. Jean Anco, de Dieppe, est l'animateur de ce trafic : couronnement de cet engouement, la fête brésilienne organisée à Rouen le 1^{er} octobre 1550 en présence du roi, de Catherine de Médicis et Diane de Poitiers. De 1550 à 1552, Guillaume Le Testu, le pilote Nicolas Barré et le cordelier André Thévet parcourent les côtes brésiliennes, ramènent de précieux portulans et une riche documentation ; ils constatent les bonnes dispositions des natives à notre égard. Rabelais lui-même, dans sa relation des voyages de Pantagruel et de son maître Panurge, s'enthousiasme pour un pays tropical très proche du Brésil.

Dans ce contexte favorable, Villegagnon effectue au cours de l'été 1554 une reconnaissance à Cabo Frio ; il y constate que les Portugais sortent peu de leurs garnisons et que les indiens Tamoios sont prêts à nous accueillir. Ces voyages – douteux pour certains – sont confirmés par Diego Barbosa dans ses *Mémoires de l'histoire du Portugal*. Un entretien avec Thévet et avec l'aventurier allemand Hans Staden qui en revient le convainquent.

Il rencontre pendant quatre heures, au château d'Anet, Henri II et Diane de Poitiers : le roi décide, en termes équivoques, d'une mission « pour certaine entreprise que nous ne voulons être clairement spécifiée ou déclarée ». Coligny, non encore officiellement protestant, est chargé de la préparer ; le trésor royal verse dix mille livres tournois, soit environ deux cent mille de nos euros. Les armateurs normands sont associés au financement ; contrairement à une fausse affirmation, Villegagnon ne reçoit pas le titre de vice-roi : Henri II, dans sa correspondance, le désigne comme lieutenant du Ponant. Seul, Ronsard met en garde son ami :

Docte Villegagnon, tu fais une grande faute
De vouloir rendre fine une gent si peu caute
Comme ton Amérique où le peuple inconnu
Erre innocemment tout farouche et tout nu
D'habit tout aussi nu qu'il est nu de malice
Qui ne connaît les noms de vertu ni de vice
De Sénat ni de roi, qui vit à son plaisir
Porté de l'appétit de son propre désir,
Las, si tu leur apprends à limiter la terre
Pour agrandir leurs champs, ils se feront la guerre
Les procès auront lieu, l'amitié défraudra
Et l'âpre ambition tourmenter les viendra.

Le recrutement des volontaires est très difficile : alors que le chevalier de Malte cherche des religieux et des travailleurs, il doit se contenter de ce qui traîne dans les ports et dans les prisons, en tout cinq cent quatre-vingt-dix hommes dont seulement vingt protestants et une poignée d'anabaptistes qui lui poseront de graves problèmes. Parmi les partants, une garde écossaise qui lui sera fidèle jusqu'au bout et une seule femme, épouse française d'un interprète indien vite mangé par une tribu rivale de la sienne. Ces émigrants vont voyager sur deux roberges de deux cents tonnes et un hourquin ravitailleur de cent tonnes... imaginez l'inconfort régnant !

Secondé par son neveu Bois-le-Comte, Villegagnon, après un départ de Brest le 12 juillet 1555, raté pour cause d'une tempête qui le prive de quelques hommes – « *mare vidit, mare fugit* », dira-t-il – appareille de Dieppe le 14 août. La traversée est marquée par un échange de coups de canon avec les Espagnols des Canaries qui lui refusent de l'eau. Il mouille à Buzios sur la côte brésilienne, le 31 octobre.

La France antarctique

À ce mouillage, il préfère celui de Guanabara, en indien « la poche de mer », l'actuel Rio, qu'il atteint le 10 novembre : les indiens, prévenus de son arrivée, l'accueillent par des feux de joie tandis qu'André Thévet célèbre une première messe. Il choisit de s'installer sur une petite île de quatorze mille mètres carrés, proche de la côte, qu'il baptise Fort-Coligny, mais que les Portugais ont toujours nommée Villegagnon. Dans une lettre à Calvin, il explique les raisons de son choix lié à la protection des hommes et des biens. Comme l'île n'a pas d'eau, on entreprend la construction d'un immense réservoir qui permettra de tenir en cas d'attaque. En fait, les Portugais ne s'intéressent pas encore à cette région qui leur est hostile. Le chef de l'expédition s'installe sur la plus haute des trois collines, aujourd'hui arasées : il fortifie les lieux au prix d'un travail gigantesque, conserve avec lui quatre-vingts hommes sûrs et installe les autres à terre, dans une bourgade qu'il baptise Henriville, à l'embouchure du rio Carioca, au cœur de l'actuel Rio de Janeiro dont on peut le considérer comme l'un des fondateurs. Il décide d'édifier un fortin sur un îlot plat, qu'il baptise Ratier, aujourd'hui Lajes, brise-lame du port... mais la mer a raison de ces fortifications.

Le cacique des tribus indiennes qui l'ont accueilli, Cunhambebe « l'homme qui pense sagement », devient son ami ; c'est un véritable colosse, capable de charger un canon sur son épaule et de faire face à l'ennemi pendant que ses hommes allument la mèche. Certes, Villegagnon est choqué par les mœurs des indigènes : l'indien, pauvre, préserve ses traditions ; il ne travaille que pour faire face à ses besoins, il aime la terre et les animaux qui le nourrissent, ne ressent aucune envie d'emmagasiner et jouit de son temps ; le rêve appartient à son existence ; il vit nu sans concupiscence, se soumet à l'autorité du plus fort, ne reconnaît pas la propriété, admet le vol et pratique le cannibalisme pour honorer le vaincu et acquérir ainsi ses qualités.

Bien qu'horrifié par ces pratiques, Villegagnon – qui a la chance de guérir une maladie contagieuse dont sont victimes les Tupinambas et de bénéficier d'une légende selon laquelle

ce peuple sera sauvé par un géant blond venu du Nord – établit de bonnes relations avec le cacique, qui lui fournit la main d'œuvre dont il a besoin et lui vend des prisonniers sauvés ainsi de l'appétit de leurs geôliers. Par ailleurs, Cunhambebe apprend avidement les textes sacrés : salutation angélique, oraison dominicale, symbole de Nicée.

À ceux de ses hommes qui souffrent du manque de femmes et apprécient les peu farouches indiennes offertes par leurs pères ou leurs maris, Villegagnon oppose une trop grande rigueur : « le mariage ou la mort » ; il encourage les mariages mixtes et assiste à tous, devant des indiens qui ne comprennent pas pourquoi les futurs époux sont habillés. Lui-même résiste aux avances de la princesse Jacy, fille du cacique, avec qui ses ennemis lui reprocheront d'avoir voulu fonder une dynastie franco-brésilienne.

Les débuts de la colonie sont donc heureux. Villegagnon encourage les plantations de manioc, de primeurs et de légumes en fertilisant les terres avec des algues marines ; des bateaux viennent de France et y retournent, chargés de produits tropicaux ; Henri II se réjouit de la bonne affaire réalisée ; Ronsard lui-même a changé d'avis :

Je veux aucune fois abandonner ce monde,
Et hasarder ma vie aux fortunes de l'onde
Pour arriver au bord auquel Villegagnon
Sous le pôle antarctique a semé votre nom.

On prête à Villegagnon une volonté d'expansion le long de la côte et le secret dessein de mener une guerre de course contre les galions luso-espagnols : mais il lui faut pour cela des moyens qu'il n'a pas, il n'a plus d'argent, des désertions se produisent, les hommes se plient mal à la discipline imposée, Thévet lui-même ne supporte pas le climat local. Pour mener sa tâche à bien, Villegagnon estime avoir besoin de crédits plus importants et de quatre mille hommes : le 14 février, il renvoie en France Bois-le-Comte ainsi que Thévet malade, ce qui laisse la colonie sans prêtre. Les bateaux sont chargés à ras bord ; Thévet occupe sa traversée à rédiger *Les singularités de la France Antarctique*.

Dès le 16, une révolte éclate : des truchements et de mauvais éléments tentent d'assassiner leur chef qui, avec l'aide de ses Écossais, fait face énergiquement mais avec mesure : des vingt-six révoltés, un seul est exécuté et deux sont condamnés aux travaux forcés.

Bois-le-Comte accoste en France en juillet. Les caisses royales sont vides, les querelles religieuses se sont amplifiées. Gaspard de Coligny, toujours puissant, est proche du protestantisme : l'idée lui est venue de faire de la France antarctique un refuge pour les huguenots pourchassés. Calvin est d'accord. Une mission est confiée à un gentilhomme protestant âgé, Philippe du Pont de Carguilleray, voisin de Coligny, que rien ne prédispose à une telle tâche : il recrute quatorze ministres dont plusieurs défroqués ; parmi eux deux pasteurs, le sectaire Pierre Richer, l'inconsistant Guillaume Chartier et un modeste cordonnier de La Margelle, Jean de Léry, qui va se révéler – Lévy Strauss *dixit* – un remarquable ethnologue, ornithologue et anthropologue : son *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, une fois expurgée des polémiques, est d'une exceptionnelle qualité. Le groupe quitte Genève le 8 septembre 1556. Bois-le-Comte appareille d'Honfleur le 19 novembre : il ne rapporte pas d'argent, son équipage est de deux cents hommes et il embarque deux cent quatre-vingts passagers, dont un luthérien ancien jacobin, Jean de Cointat. Cinq filles à marier sont du voyage. Malgré quelques heurts entre Bois-le-Comte et Carguilleray, le voyage se passe bien.

À l'arrivée des bateaux, le 7 mars 1556, Villegagnon est déçu. Il est ému lorsqu'il apprend l'abdication de Charles Quint et la partition de son empire. Il réserve néanmoins un excellent accueil aux nouveaux arrivants, qu'il met aussitôt au travail. La cohabitation démarre de façon idyllique : Villegagnon écoute, participe, questionne et laisse toute liberté de culte à ses hôtes. Richer écrit : « Ce n'est pas seulement un frère mais un père, l'Esprit saint est en lui ». Des mariages sont célébrés, Pâques est une fête œcuménique.

Jean de Léry prétend que Villegagnon se serait converti au protestantisme... Rien ne

permet de l'affirmer ; sa lettre à Calvin, datée du 31 mars, est muette à ce sujet. Elle est rédigée en termes diplomatiquement flous : nous dirions aujourd'hui que l'auteur manie remarquablement la langue de bois. Il évoque par ailleurs la gestion de sa colonie, où les décisions relèvent d'un sénat, lui-même se réservant l'agrément final. Il n'est donc pas le despote souvent décrit. En fait, le gouverneur gère au plus près une coopération forcée. Sur le plan religieux, rêve-t-il – comme son meilleur historiographe, Arthur Heulhard, le suggère – à une église adaptée aux coutumes locales ? C'est possible : il serait, dans ce cas, un précurseur de Boff. Ce qui est certain, c'est que, quelques semaines plus tard, il rejette clairement la Réforme et l'irréalisme de l'action évangélique entreprise par Richer ; il durcit le ton et rassure le cardinal de Lorraine qui lui a reproché son opportunisme.

Que s'est-il donc passé ? La célébration de la Pentecôte a vu un violent affrontement sur le sens de la Cène entre Carguilleray et Richer d'une part, Villegagnon et Cointat de l'autre. Cette querelle va perdre la France antarctique, chacun restant intransigeant sur les principes. Le 4 juin, Chartier rentre en France pour en rendre compte à Calvin, qui refuse de le recevoir. La situation sur l'île est si tendue que les protestants vont s'installer à terre. Léry vit trois mois chez les Tupinambas et y acquiert l'expérience qui lui vaudra la notoriété. Les deux groupes ne correspondent que par notaire interposé car, réminiscence de ses études, ce prétendu tyran a créé une charge notariale.

Le développement de la colonie se poursuit, un bateau est même envoyé à la recherche des richesses du Rio de la Plata. Une lettre adressée au duc de Guise prouve pourtant les soucis de Villegagnon confronté au manque d'hommes et d'argent : apparemment, pour lui, les questions religieuses passent au second plan.

Les protestants décident alors de rentrer en Europe sur une épave dont c'est le dernier voyage. Ils subissent un épouvantable voyage de retour. Villegagnon écrit : « Tant je fus joyeux de leur venue, pensant avoir trouvé ce que je cherchais, aussi puisqu'ils ne s'accordent pas avec moi, suis-je content qu'ils s'en retournent ». Comme cinq défroqués s'enfuient avant le départ du bateau et sont récupérés par ses hommes, le gouverneur est inflexible. Il les fait juger : trois sont condamnés à mort pour trahison, un est acquitté ; le cinquième s'évade mais, pris par les Portugais, il est pendu. Les protestants les considèrent comme les premières victimes de leur foi dans le Nouveau Monde.

Coligny a donc échoué dans sa tentative de créer une terre d'accueil pour ses coreligionnaires, faute d'une réflexion suffisante dans le choix des hommes et dans l'ignorance de l'inflexibilité de Villegagnon. Que pouvaient faire quarante huguenots dépourvus de tout moyen ?

La colonie retrouve la paix. Les protestants, épuisés par une traversée cauchemardesque, accostent à Audierne le 10 juillet 1558. Ils se déchaînent aussitôt contre le « Caïn d'Amérique, horrible cyclope Polyphème, monstrueux tyran cruel et pervers à l'origine incertaine ». Beaucoup voit dans ces attaques signées Richer l'œuvre de Théodore de Bèze, tout puissant conseiller de Calvin à Genève.

Villegagnon, ruiné, épuisé et inquiet, songe au retour ; Henri II le rappelle. Il embarque à une date inconnue, laissant à son neveu la responsabilité de la France antarctique. Il ramène, sur une véritable arche de Noé, des bois précieux, des animaux et produits tropicaux. Cinquante Tupinambas l'accompagnent, qui connaîtront des fortunes diverses ; ce sont eux qui seront présentés à Charles IX et à Montaigne, à qui ils inspireront le chapitre « Des cannibales », des *Essais*. En mer, l'ex-gouverneur rédige un dictionnaire franco-tupi qu'il remettra à Michel de l'Hôpital et qui enrichira ceux de Léry et de Thévet.

Dès son arrivée, il apprend la mort d'Henri II, doit affronter l'hostilité de Coligny, mais bénéficie de la sympathie de la jeune reine Marie Stuart et des Guise, maintenant tout puissants.

Au Brésil, le nouveau gouverneur portugais Mem de Sà et le jésuite Manuel de Nobrega convainquent la régente Catherine qu'il est temps de chasser les Français. Vingt-six vaisseaux sont envoyés à cet effet ; l'attaque se produit le 21 janvier 1560 : malgré une défense héroïque, Bois-le-Comte évacue l'île et se réfugie chez ses amis indiens. Là, il mène des escarmouches qui durent pendant sept ans avant d'être définitivement vaincu. Les

guerres de religion ont rendu impossible l'envoi des renforts que les armateurs normands étaient prêts à acheminer ; pour la petite histoire, Villegagnon obtient trois mille ducats d'indemnité de la reine du Portugal. Certains survivants restent au Brésil.

Que dire de la France Antarctique ?... sinon qu'elle fut une tentative de colonisation pacifique basée sur la cohabitation avec des indiens qui furent ensuite victimes des vengeances portugaises. Les raisons de l'échec sont à rechercher dans l'intransigeance de Villegagnon, dans les erreurs de Coligny, dans les outrances dogmatiques réciproques mais aussi dans l'inconstance de la politique française ; Chateaubriant ne disait-il pas : « En France, on a le courage, le courage mérite le succès mais il ne suffit pas toujours pour l'obtenir et des peuples étrangers ont fait par un concours de volonté nationale ce que n'ont pu achever en France des individus isolés, abandonnés à leurs propres forces et à leur propre génie ».

Hommage sera rendu par le vainqueur Mem de Sà et par l'Anglais Southey : « Si Villegagnon ne s'était pas brouillé avec ses compagnons, un peu par sa faute et beaucoup par la leur, Rio de Janeiro serait probablement devenue la capitale d'une colonie française ». Je connais des Brésiliens qui en rêvent encore...

La réadaptation et les dernières années en France de Villegagnon

La situation de Villegagnon à son retour est extrêmement précaire ; elle s'améliore lorsque son frère lui laisse généreusement la jouissance des biens familiaux et lorsque, surtout, Jean Parisot de La Valette, faisant fi des accusations, lui donne la commanderie de Beauvais-en-Gâtinais, près de Nemours : « L'insigne qualité de tes vertus, les nombreux dons de l'âme dont tu es revêtu et par lesquels tu te recommandes à nous, en outre les louables services que tu as rendus à notre religion et que tu lui rendras dans l'avenir, méritent que nous t'élevions au gouvernement et au bénéfice de notre ordre ». Il dispose désormais d'une rente de trois mille six cents livres par an.

Aussitôt à l'abri du besoin, il engage une polémique avec les calvinistes : sa lettre à Calvin, approuvée par le roi et par le cardinal de Lorraine, reste sans réponse ; Calvin le prévient, cependant, que d'un voyage à Genève il ne reviendrait pas vivant. Un vengeur anonyme se déchaîne contre lui sans le troubler. Léon Guérin écrit : « Calvin lui-même l'attaqua corps à corps et l'accusa d'athéisme, ce dont le commandeur se défendit avec une louable activité ; leur querelle occupa l'Europe pendant plusieurs années, et malgré son redoutable jouteur, Villegagnon eut souvent le dessus ». Il provoque alors Coligny, qui se dérobe à son tour : c'est dommage, car leur débat nous eût sans doute éclairés sur leurs responsabilités réciproques dans l'échec de la France antarctique.

Son engagement dans les guerres de religion aux côtés des Guise est la conséquence de ce qui précède. Il ne participe cependant ni aux massacres de Wassy, ni à la réunion de conciliation de Poissy. Désigné pour représenter son ordre au concile de Trente, il refuse sans fournir de raison : sans doute ne veut-il pas cautionner le comportement des papes de l'époque. Blessé lors du siège de Rouen par Catherine de Médicis, le 29 septembre 1562, il se repose à Plombières où il profite d'une visite de la régente pour la mettre en garde contre Coligny : « Assurez vous Villegagnon, je suis votre amie », lui répond-elle.

On ne parle plus de lui jusqu'au 8 janvier 1565 où il commande l'avant-garde de Charles de Lorraine, auteur d'une folle tentative contre Paris qui échoue piteusement à la porte Saint-Denis sous les risées des chansonniers. Toujours mandaté par le cardinal, il devient le conseiller militaire d'Henri de Guise, qu'il accompagne en Hongrie pour s'apercevoir que son élève n'est qu'une pâle copie de son père.

En 1567, Villegagnon se remet au service du roi : il est nommé gouverneur de Sens qu'il défend victorieusement contre une attaque de Condé à qui il ferme la route de Paris. Les chansonniers chantent ses louanges. Il rentre dans sa commanderie en 1569, il gère, étudie et écrit : Charles IX le promeut gentilhomme ordinaire de la Cour ; il fréquente les cercles littéraires et ce parlement dont il a été autrefois chassé ; il retrouve Thévet, maintenant cosmographe du roi ; en 1570, il est accrédité en qualité d'ambassadeur en France de l'ordre

de Malte.

Le 15 janvier 1572, il meurt à Pluviers-en-Beauce, lors d'une tournée d'inspection. Il lègue sa fortune – mille cinq cents livres – à ceux « condamnés à l'éternelle misère, les pauvres de Paris ». Ceux-ci, une fois les droits de succession payés, n'auront rien !

Conclusion

D'une vie si bien remplie, que reste-t-il aujourd'hui ?

À Provins, une plaque apposée sur sa maison natale et, depuis le 1^{er} août 2000, un monument offert par la Marine brésilienne qui marie les pierres de la Brie et celles de son île : j'ai eu l'occasion, lors de son inauguration, de rappeler aux habitants le mérite de leur concitoyen. À Villegagnon, dont le nom n'a été sauvé que par l'opiniâtreté de son maire, le château a été détruit par les révolutionnaires, un retable a brûlé avec la grange où il avait été recueilli, et sa commanderie a été détruite lors de la construction de la voie ferrée Paris-Nice. Au musée de Nemours restent son unique portrait et quelques débris de sa pierre tombale.

De sa nombreuse famille, il ne reste aucune descendance.

Les Maltais ont donné son nom à la rue principale de M'Dina, la capitale qu'il a sauvée d'une invasion turque.

À Rio de Janeiro, l'île qui abrite l'école navale toute proche de l'aéroport Santos Dumont porte son nom : l'amiral commandant me l'a faite visiter et m'a présenté quelques souvenirs conservés au musée, dont la lettre au duc de Guise rachetée soixante mille dollars ; j'ai vu s'affronter deux voiliers de l'école, le *Coligny* et le *Villegagnon* ; dans la chapelle, sont face à face sainte Jeanne d'Arc et saint Sébastien ; une école de samba fort dénudée a défilé sur le thème de la France antarctique.

Sous l'égide de M. Alain Peyrefitte, un oratorio, œuvre du compositeur brésilien Almeida Prado, a été présenté en 1973 en la cathédrale de Chartres avec, dans le rôle principal, la cantatrice Maria d'Apparecida.

Quelques ouvrages ont été consacrés à la France antarctique et à Villegagnon. Un des plus récents a obtenu le prix Goncourt : très romancé et souvent éloigné de la vérité historique, il a eu le mérite de rappeler aux lecteurs un épisode peu connu de nos tentatives coloniales. Dès le XVI^e siècle, Jean de Léry a raconté en bon protestant sa vision des événements survenus dans l'île : son récit très équilibré s'oppose à celui d'André Thévet qui n'a pas participé aux querelles et qui se laisse parfois aller à de regrettables fantaisies. Les autres auteurs se sont souvent laissés emporter par leurs passions religieuses et leurs affirmations doivent être traitées avec méfiance : je citerai toutefois Arthur Heulhard et Léonce Peillard.

Pour ma part, je considère que nous avons à faire à un homme intransigeant, sûr de son devoir et de sa foi, obligé de s'adapter aux situations inextricables auxquelles il fut mêlé. Je retiens le colonisateur habile et éclairé en cette époque de *conquistadores* sanguinaires et cruels ; il est, par contre, difficile à suivre dans ses controverses religieuses, ce fin diplomate manquant souvent de nuance. Il se résume parfaitement lorsqu'il affirme, peu avant sa mort : « Ma vie fut un combat ».

J'avoue ma sympathie pour cet homme, qui m'a valu d'être admis à l'Institut d'histoire et de géographie du Brésil. Il participa pleinement à ce XVI^e siècle de renaissance : témoin et acteur des grands événements de son temps, il vécut une existence passionnante et imprévisible pour un jeune hobereau provinois ; l'universalité de ses activités laisse pantois.

Ce n'est certes pas un personnage majeur de notre histoire, mais il est de ceux sans qui l'Histoire ne serait pas.

Lucien Provencal